

ches-tu ? s'écria Leblanc, qui l'avait suivi dans toutes ses excursions sans y rien comprendre.

Frédéric se laissa tomber sur le divan sans répondre. La disparition de l'inconnue mettait le dernier sceau aux mystères de cette étrange soirée.

Le lendemain du jour où Frédéric Garnier s'était trouvé le témoin de la scène que nous avons racontée, les journaux annoncèrent que le cadavre d'un jeune homme dont on ne connaissait le pays ni le nom avait été trouvé dans le jardin du Luxembourg. Le jeune peintre espéra en vain de plus amples renseignements. Cette affaire parut bientôt oubliée. Mais elle avait laissé dans l'âme du jeune homme un souvenir profond. Jusqu'alors il avait séparé le monde des livres du monde pratique, et n'avait regardé comme possibles que les faits vulgaires qui se répétaient chaque jour. Ce fut pour lui un nouvel aspect de l'existence, une réapparition de l'extraordinaire dans ce monde qu'il avait cru soumis aux seuls calculs de la nécessité ou de l'habitude. Or, une fois cette porte ouverte, tous les rêves de son imagination prirent leur volée.

Dès qu'il put croire au romanesque, il ne voulut plus songer à rien d'ordinaire ; converti au culte du merveilleux, il y porta toute la ferveur d'un nouveau fidèle, et rappela à lui toutes les chimères, qui l'avaient charmé au collège alors que ses nuits se passaient à lire à la lueur d'une lampe soigneusement cachée. Il lui sembla impossible que l'aventure dans laquelle il avait été acteur en restât là : c'était à ses yeux, le commencement d'un livre qu'il se mit à continuer en imagination, bâtissant dans le vide de longs drames dont il faisait le dénouement heureux ou terrible selon l'humeur du jour. Du reste, cette crise poétique releva son âme abattue ; c'était, après tout, l'espérance qui revenait au logis, déguisée en héroïne de roman. Frédéric reprit avec courage ses travaux, sûr que quelque grand changement se préparait dans sa destinée. L'événement ne tarda pas à justifier ses prévisions.

Un matin, qu'il travaillait avec ardeur à un tableau, Leblanc arriva, accompagné d'un visiteur que Garnier n'avait jamais vu.

— Ne te dérange pas, s'écria le médecin entrant ; c'est devant sa toile qu'il faut voir un peintre. Je te présente M. Vertman, de Munich.

Frédéric, embarrassé, salua.

— Un admirateur enthousiaste de ton talent !

Frédéric, plus embarrassé, salua de nouveau.

— Un amateur dont tu as dû entendre citer la galerie.

Frédéric salua une troisième fois.

Pendant tout ce temps, M. Vertman était demeuré debout et appuyé sur sa canne, dans l'attitude d'un chevalier qui attend une toile. Garnier l'engagea à s'asseoir ; mais l'Allemand jeta les yeux autour de lui et s'arrêta devant deux paysages que Frédéric regardait comme ses deux meilleures peintures. Après les avoir examinés assez longtemps, il se détourna vers le jeune peintre.

— Cela est-il vendu ? . . . demanda-t-il.

— Non, monsieur.

— J'en offre cent louis.

Frédéric leva brusquement la tête.

— Pouvez-vous les donner à ce prix ?

— Sans doute.

Vertman tira son portefeuille.

— Je les ferai prendre aujourd'hui, dit-il, en remettant à Garnier la somme proposée.

Celui-ci regarda Leblanc pour savoir s'il n'était point victime d'une mystification ; mais Leblanc semblait aussi étonné que lui.

— Je voudrais avoir également de vous, reprit l'Allemand, quatre vues de Rome, mais prises sur les lieux. Avez-vous vu l'Italie ?

— Je la verrai sous peu, Monsieur.

Vertman rouvrit son portefeuille.

— Je paierai mille francs chaque tableau, dit-il.

Et il présenta à Garnier deux billets de banque. Garnier voulut refuser.

— Ce sont les arrhes, dit l'Allemand. J'ai toujours eu l'habitude de m'assurer ainsi les œuvres que je commandais.

Le jeune peintre fut obligé de se conformer à cet usage et d'accepter l'argent. Il signa un reçu à M. Vertman qui prit congé de lui presque aussitôt.

A peine fut-il parti, que Frédéric sauta au cou de Leblanc.

— J'irai en Italie ! j'irai en Italie ! Comment ! s'écria-t-il, je pourrai voir les fresques de Raphaël et de Michel-Ange ! . . . Regarde, je suis riche ; j'ai là de quoi attendre, de quoi devenir peintre ! . . .

Il agitait ses billets de banque comme des castagnettes, et dansait autour de son atelier en renversant les tabourets.

— Et dire, ajouta-t-il tout à coup, que le bon-